

**LES
MÉDICIS**

Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Legault, Matthieu, 1983-

Les Médicis : le complot Pazzi

ISBN 978-2-89585-284-1

1. Médicis, Laurent de, le Magnifique, 1449-1492 - Romans, nouvelles, etc.

I. Titre.

PS8623.E466M42 2013 C843'.6 C2013-940179-2

PS9623.E466M42 2013

© 2013 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Photo en couverture: talymel, iStockphoto

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MATTHIEU LEGAULT

LES
MÉDIEIS

LE COMLOT PAZZI



LES ÉDITEURS RÉUNIS

À Gaston Bernier.

*« La soif de dominer est celle qui s'éteint la dernière
dans le cœur de l'homme. »*

NICOLAS MACHIAVEL

PROLOGUE

La villa médicéenne de Cafaggiolo, Italie, 1460

Ce fut le doux chant des oiseaux qui tira du sommeil Cosme de Médicis. Le vieillard s'étira paresseusement sous les couvertures, rien ne le pressait à sortir du lit ce matin. À la villa Cafaggiolo, l'une de ses majestueuses résidences secondaires, situées en Toscane à proximité de Florence, l'ambiance était bien tranquille. Rien à voir avec la frénésie qui animait la ville des artistes. Non, ici, à Barberino di Mugello, les paysans étaient d'un calme apaisant. C'était l'une des raisons pour lesquelles Cosme avait décidé de faire rénover cette ancienne demeure que les Médicis possédaient depuis des centaines d'années. C'était un lieu propice au repos et où il était très facile de se ressourcer.

Par ailleurs, on n'y craignait aucun danger. Plusieurs années plus tôt, l'endroit avait été réaménagé par Michelozzo, un ami de longue date du vieil homme dont les talents d'architecte étaient vantés dans toute la Toscane. Il avait conféré à la villa l'apparence d'une vraie petite forteresse, avec de hautes fenêtres et une fortification en pierre encerclant l'ensemble de la demeure. Lorsque le bâtiment était occupé, surtout l'été, Cosme s'assurait qu'il était à tout moment bien gardé. Cette précaution s'était montrée efficace, personne n'avait jamais osé s'y attaquer. Il ne s'agissait pas d'une crainte infondée imaginée par un esprit sénile, loin de là. Malgré l'âge, Cosme avait les idées parfaitement claires. Il avait d'ailleurs toujours été très vif d'esprit, très calculateur et très éclairé dans chacune de ses décisions. Malheureusement, les

atteintes contre la famille étaient des menaces tangibles. Les ennemis étaient nombreux depuis qu'il avait gravi les échelons du pouvoir. Par exemple, les Albizzi, quoique vaincus, ne cachaient pas leur haine contre les Médicis. Une tentative pour reprendre le contrôle de Florence était envisageable, quoique très peu probable. Pour l'instant, Cosme avait su écraser ceux qui avaient cherché à nuire à leur ascension. La plupart du temps sans effusion de sang, c'était l'idéal, par la ruine ou encore l'exil. Toutefois, à certaines occasions, il avait dû commanditer des assassinats. Parfois, ses actions passées l'empêchaient de trouver le sommeil, mais il ne regrettait rien. Bien des années auparavant, il s'était promis de ne laisser personne entraver la prospérité de sa famille.

Cosme demeura étendu un long moment jusqu'à ce que des rires enjoués en provenance de la cour arrière le tirent enfin du lit. Le vieillard enfila une paire de chaussettes ainsi qu'une ample tunique blanche avant d'aller se poster à la fenêtre de sa chambre. L'air était frais et sec ce matin, et le ciel était d'un bleu clair et lumineux. « Cela promet d'être une autre belle journée », songea-t-il avec enthousiasme. Au loin, il pouvait apercevoir les remous étincelants qui animaient la surface du lac de Bilancino. « Peut-être irais-je y pêcher avec les enfants cette après-midi », pensa-t-il avec un sourire. À cette idée, il abaissa son regard et scruta la cour à la recherche de ses petits-enfants.

Le paysage qui s'offrait sous ses yeux était splendide, c'était l'un des nombreux témoignages de l'immense richesse des Médicis. Ces derniers possédaient déjà plusieurs résidences secondaires, mais le jardin de cette villa était particulièrement resplendissant, avec ses rangées de hauts cyprès taillés et ses grands pins pignons au feuillage déployé tels de gigantesques parasols. Le jaune éclatant des immortelles dominait les arrangements floraux et le bleu vif des buglosses venait s'y mêler avec goût. Le tout était verdoyant et empreint de vie. Certes, les coûts reliés à l'entretien étaient élevés, mais lorsque Cosme tournait les yeux vers ce petit paradis terrestre, il ne pouvait

s'empêcher de penser qu'il s'agissait d'une dépense tout à fait légitime. Bien sûr, la ville de Florence en déboursait les frais, mais compte tenu des services rendus au peuple par les Médicis, c'était bien peu de chose.

Cosme n'apercevait pas les enfants, mais leur rire innocent lui parvenait toujours. «Julien et Bianca doivent jouer à la cachette», pensa-t-il tendrement. Il vit toutefois Lucrezia, confortablement installée sur une chaise de bois, à l'ombre d'un grand pin. Il s'agissait de la femme de Pierre, le fils de Cosme. Une jeune dame ravissante d'une trentaine d'années au regard doux et à la peau de lait. Leur union avait été arrangée, bien sûr. D'ailleurs, ce mariage leur avait été particulièrement favorable. Lucrezia était issue d'une lignée pour le moins prestigieuse. Ce mariage avait tissé des liens forts qui leur avaient permis de gravir encore quelques échelons. Toutefois, le vieillard était certain d'une chose : il n'avait pas acquis que cela par cette union. Pierre y avait aussi trouvé une femme splendide, déterminée, intelligente et, étonnamment, d'une grande bonté. Sa seule présence au sein des Médicis embellissait leur image. Son dévouement sincère envers les démunis en avait fait une figure publique appréciée du peuple. Tout cela sans compter qu'elle éduquait ses enfants avec la plus grande rigueur, en tenant compte du monde qui les entourait et des responsabilités qui ne tarderaient pas à peser sur eux. Cosme ne se le cachait pas, bientôt Laurent et Julien, qui n'étaient encore que des gamins, devraient être à même de prendre le pouvoir. Pour sa part, il n'était plus qu'un vieillard fatigué et ses deux fils avaient tous deux une santé fragile. Pierre souffrait d'une grave arthrite déformante pour le moins disgracieuse et Jean vivait une existence de débauche qui aurait inévitablement raison de lui. Ses petits-enfants allaient devoir reprendre les affaires familiales tôt et Lucrezia en avait elle aussi parfaitement conscience.

Après avoir salué la jeune femme d'un signe de la main, Cosme descendit déjeuner. Comme d'habitude, un bon repas chaud

l'attendait. Leurs servantes étaient les meilleures de toute la Toscane, elles avaient été choisies avec la plus grande rigueur.

* * *

Cosme s'essuya la bouche du revers de la main, satisfait du déjeuner qu'il venait d'avalier à la hâte. Avec les épices en provenance de l'Inde qu'ils achetaient au prix fort, tous les repas prenaient des allures de festin.

Sans perdre plus de temps à table, Cosme se leva et quitta la cuisine. Lorsqu'il arriva au portail menant à la cour arrière, un individu en armure s'y tenait. L'homme au crâne rasé et au visage empreint d'une dureté inébranlable le salua d'un hochement de tête.

— Armido, toujours aussi veillant! s'exclama Cosme chaleureusement.

L'homme en question était chargé de la protection de la villa. Malgré le côté ennuyant de la tâche, puisqu'une attaque était très peu probable, l'individu ne baissait jamais la garde.

— Il le faut, répliqua simplement l'ancien militaire.

— Des nouvelles en provenance de Florence?

— Aucune, monsieur.

— Et de votre côté?

— Rien d'inhabituel. J'ai deux hommes dans la maison, trois en périphérie de la villa et un avec les enfants. Comme vous me l'avez demandé, celui-ci se tient à bonne distance, les gamins ne l'apercevront même pas.

— Je vous en remercie, cela complique votre travail, j'en ai conscience... Mais vous savez, je ne veux pas que les enfants se sentent en danger. Laissons-les à leur innocence, pendant qu'ils le peuvent encore.

— Je comprends parfaitement, monsieur. D'ailleurs, soyez rassuré, ils ne courent aucun danger ici, rien ne pourra leur arriver tant qu'ils sont sous ma protection. Je veux bien être pendu si je manque à ma tâche.

— Mon cher, vous êtes plus qu'indispensable, déclara Cosme en posant une main sur l'épaule du soldat.

Il existait peu d'hommes comme Armido. Aucun entraînement ne pouvait attribuer à un homme les qualités comme la fidélité, l'honneur et la vaillance. Celles-ci étaient innées ou acquises au fruit d'une longue expérience.

— Alors, les enfants sont dehors? interrogea Cosme.

— Oui, en effet. Julien, Nannina et Bianca se trouvent au fond du jardin. Toutefois, Laurent est dans sa chambre. Il a informé sa mère qu'il comptait lire un peu, quelques chants d'Alighieri, si j'ai bien compris...

Cosme sourit, Laurent avait toujours été le plus sérieux de ses petits-enfants. Étant le plus âgé des garçons, c'était à lui que reviendrait le pouvoir. D'ailleurs, pour l'instant, il était le seul à y démontrer un intérêt. Julien était un enfant ravissant, un vrai ange de l'avis de tous, mais la politique ne paraissait pas vraiment le passionner. Bien sûr, il n'avait encore que sept ans. Cosme et Pierre avaient discuté de son avenir à bien des reprises. Le garçon manifestait des talents d'orateur prometteur pour son âge. Plus tard, il pourrait bien faire figure de porte-parole pour la famille Médicis. L'idée de voyager au nom de la famille ne semblait pas lui déplaire, d'ailleurs. En vieillissant, il gagnerait certainement en élégance ainsi qu'en assurance. Il était si charmant et si délicat, contrairement à son frère. Laurent avait de nombreuses qualités, mais la beauté n'en faisait malheureusement pas partie. Malgré tout, Cosme plaçait tous ses

espoirs en ce jeune garçon, son digne descendant qui possédait tous les atouts nécessaires pour diriger Florence.

* * *

Les clameurs de ses frères et sœurs parvenaient aussi aux oreilles de Laurent. C'était agréable de les entendre s'amuser, cela arrivait bien trop rarement. Toutefois, il n'avait pas envie de participer à leurs jeux. Il préférait profiter de la tranquillité de la villa pour avancer dans ses lectures. À Florence, on lui imposait un horaire toujours très chargé. Il était vrai qu'on prenait son éducation au sérieux mais, malgré tout, on ne lui laissait guère le temps de s'attarder sur les lectures qu'on y trouvait. Il n'avait donc pas l'occasion de réfléchir mûrement aux ouvrages qu'il parcourait. À quoi bon lire si l'on ne pouvait pas en tirer des leçons par la suite ?

D'ailleurs, Laurent était bien mieux dans sa chambre, confortablement allongé sur son lit avec un livre à la main. Depuis la naissance de Julien, que Laurent aimait surnommer «le Petit Prince», toute la famille s'émerveillait devant sa beauté. Même s'il avait de l'affection pour son frère, il trouvait que celui-ci avait beaucoup trop tendance à se donner en spectacle.

Laurent terminait une page lorsqu'on frappa à la porte. Il leva les yeux avec une expression exaspérée. Si c'était le garde qui venait encore vérifier s'il se portait bien, il sentait qu'il allait vraiment se révolter. Heureusement, il s'agissait en fait de Cosme.

— Bonjour, mon garçon.

— Bonjour, grand-père, répondit Laurent en se redressant dans son lit.

Laurent avait toujours eu le plus grand respect pour le vieux Cosme. Il l'estimait peut-être même plus que son propre père. En sa compagnie, il se sentait en confiance et ne craignait nul ennemi. Pour le garçon, il était la représentation parfaite de l'homme ayant su faire habilement la part entre la bonté et l'autorité. Une aptitude que peu de gens avaient la chance de posséder. Cosme

avait compris que, pour être apprécié du peuple, il ne devait pas étaler trop visiblement sa fortune. C'était entre autres pour cette raison que, lorsqu'était venu le temps de construire le palais Médicis à Florence, il s'était assuré que celui-ci ne fût pas trop éclatant, du moins de l'extérieur. Construire un resplendissant palais aurait financièrement été très facile, mais il aurait fait des envieux. De plus, la vue d'une telle construction aurait attisé la colère de ses rivaux. Non, son grand-père pensait toujours à tout, rien ne lui échappait.

— Alors, on m'a dit que tu t'intéressais à Dante et à sa *Divine Comédie*.

— C'est vrai, j'ai lu quelques pages... mais maintenant je lis *L'art de la guerre*, de Sun Tzu.

— Excellent, répliqua Cosme avec enthousiasme. C'est un vieil ouvrage, mais les notions qui s'y trouvent demeurent d'actualité. Certaines choses, surtout lorsqu'il est question de conflits, ne changeront jamais.

— Les conseils inculqués par Sun Tzu ne sont pas toujours applicables à notre situation, déclara Laurent en refermant son livre.

— En effet, mais à mon avis l'enseignement primaire à retenir est simplement de savoir prendre le temps d'analyser. Tu ne dois jamais passer aux actes sur un coup de tête, c'est une action stupide. Étudie la situation, envisage des actions et surtout les répercussions possibles qu'elle pourrait avoir. Ce conseil peut te sembler bêtement évident, mais de mon expérience je peux t'assurer que peu de gens le mettent vraiment en pratique. Souvent, mes ennemis m'ont cru vaincu, mais ils se trompaient sottement. Pourquoi? Pour la simple et bonne raison qu'ils n'avaient pas une idée juste de la situation, parce que dans leur quête de pouvoir ils avaient été trop pressés pour analyser...

— Serait-ce indiscret de ma part de vous demander un exemple? interrogea Laurent avec intérêt.

Cosme sourit puis alla s'asseoir au bout du lit. Dehors, Julien avait commencé à pleurer. Le garçon était probablement tombé en jouant. Cosme n'y fit aucunement attention.

— Bien entendu... Tu sais sûrement que notre famille a déjà été forcée de quitter Florence ?

— En 1433, répondit Laurent.

— Tout commença vraiment avec mon père, c'est grâce à lui si nous en sommes là maintenant. Il n'était pas issu d'une grande lignée, c'est donc avec acharnement qu'il a construit sa notoriété. Au début, il l'a fait assez simplement, il a ouvert quelques ateliers de tissage. Puisque cela lui réussissait, il développa d'autres commerces. Ses entreprises étaient en pleine expansion. Il aurait bien pu s'en contenter, l'avenir de ses enfants était d'ores et déjà assuré, mais ce n'est pas dans la nature d'un vrai Médicis !

— Qu'a-t-il fait alors ?

— Il a trouvé une façon d'augmenter facilement ses avoirs. De plus, cela lui octroyait un certain contrôle sur les gens de haut rang de toute la Toscane... des dirigeants des grandes familles jusqu'au pape !

— Les banques Médicis, avança Laurent avec hésitation.

— Tu as vu juste, mon petit. Mon père avait accumulé assez de richesses pour se permettre de prêter d'énormes sommes d'argent. Plus important encore, il avait alors assez d'influence et de pouvoir pour s'assurer qu'on le rembourse, avec des intérêts, bien sûr. Dès lors, ses nombreuses entreprises ne représentèrent plus qu'une infime partie de son revenu, ses activités bancaires lui rapportaient une fortune incroyable. Évidemment, cette fulgurante ascension ne plaisait pas à tous et certaines familles commencèrent à se sentir menacer.

— Avec raison d'ailleurs, déclara le jeune Laurent pensivement.

Un court silence s'insinua dans la conversation. Par la fenêtre, ils entendaient Julien sangloter. Cela devenait légèrement agaçant. La mère de l'enfant essayait en vain de le consoler. Cosme se promit d'avoir une discussion avec le petit, ces pleurnicheries n'étaient pas dignes d'un Médicis.

— En effet, reprit le vieil homme. Quelques années après le décès de mon père, les hommes au pouvoir caressèrent l'idée de se débarrasser de moi. D'ailleurs, ils avaient déjà tenté de m'assassiner avant cela, quand ils avaient compris qu'ils ne parviendraient pas à me contrôler. Tu vois, j'avais repris rapidement les affaires familiales, comme tu devras le faire dès la mort de ton père. Pour moi, il était évident que nous devions dominer la scène politique, c'était naturellement la prochaine étape. Toutefois, la famille Albizzi, dirigée par Rinaldo Albizzi, gouvernait encore Florence à cette époque. Par sa sottise et son empressement à me faire disparaître, il m'a au contraire élevé au pouvoir.

— Comment a-t-il pu échouer à ce point ?

— En me forçant à l'exil. Tu vois, il n'avait pas pris le temps d'évaluer les conséquences... S'il avait réfléchi, il aurait rapidement compris que cette action ne pouvait que causer sa perte. Il m'a fait enfermer au palais de la Seigneurie, celui-là même où nous siégeons désormais, pour ensuite me chasser de la ville. Je suis donc parti pour Venise... L'année qui suivit fut particulièrement pénible pour ce pauvre Rinaldo. Bien vite, il se rendit compte que j'avais beaucoup plus de pouvoir sur Florence qu'il ne l'avait cru. Malgré mon expulsion, je recevais l'appui de plusieurs familles dominantes. Le pape lui-même me soutenait. N'oublie pas, je lui avais prêté de grosses sommes d'argent. En quelques mots, mon départ causa un grand bouleversement au cœur du régime.

— Que s'est-il passé ? interrogea Laurent avec un sourire.

— L'inévitable : les ennemis des Albizzi eurent le dessus sur lui et le peuple réclama mon retour. Un an à peine après mon expulsion, je revins à Florence victorieux et avec plus de pouvoir que je

n'en avais jamais eu. La ville était à moi, je n'étais plus le prisonnier du palais de la Seigneurie, j'en étais désormais le maître ! Avec le recul, l'exil fut probablement la meilleure chose qui arriva à notre famille.

— Je vois maintenant l'importance de ne poser des actions que mûrement réfléchies... Qu'est-il advenu de Rinaldo ?

— Je l'ai ruiné puis chassé de Florence sans possibilité de retour. Depuis, je me suis toujours assuré que les Albizzi soient écrasés sous des taxes qu'ils ne parviennent que difficilement à payer. Ils sont un exemple pour tous, voilà les conséquences lorsqu'on se risque à attaquer les Médicis. Tu devras agir de façon semblable le jour où tu seras au pouvoir. Tu dois être bon, mais sans pitié si l'on ose braver ton autorité. L'idée même de s'y essayer doit paraître complètement absurde à tes ennemis et encore davantage à tes amis... Tu me comprends ?

— Parfaitement, grand-père.

Cosme lui sourit tendrement, Laurent le rendait particulièrement fier.

— Maintenant, allons voir pourquoi ton petit frère fait autant de raffut !

Laurent quitta son lit et ils descendirent vers le jardin.

— Une chose encore, continua Cosme en passant un bras autour des épaules du garçon. La famille, c'est ce qu'il y a de plus important. Lorsque tu dirigeras la maison, ça sera ta responsabilité de t'assurer de sa sécurité. Et si, à notre grand malheur à tous, quelqu'un ose s'en prendre à l'un de nos membres, tu devras contre-attaquer sans montrer la moindre pitié.

— Je comprends.

— N'oublie pas que nous sommes entourés d'ennemis, même si ceux-ci parviennent parfois à bien cacher leur jeu. Les grandes

familles, même alliées, doivent être considérées avec prudence... Comme nous, elles ne veulent qu'une seule chose, plus de pouvoir.

* * *

Lorsqu'ils arrivèrent au portail de la cour, Cosme constata qu'Armido n'avait pas bougé. L'ancien soldat avait les yeux rivés sur le jeune Julien. Le garçon se trouvait auprès de sa mère, entouré de ses deux sœurs. Visiblement, il n'y avait rien de grave, le gamin s'était tout simplement écorché le genou. Il s'agissait d'une blessure sans gravité. En voyant la scène, Cosme laissa échapper un long soupir. Laurent observa son grand-père, il remarqua la curieuse expression qu'il affichait et la déchiffra sans problème. Ils désapprouvaient manifestement tous les deux l'attention qu'on accordait au garçon pour une si bénigne égratignure. Ce n'était certainement pas de cette façon qu'ils en feraient un homme.

— Il est tombé en jouant, confirma Armido de façon flegmatique.

— Je reviens, déclara Laurent en s'avançant vers le groupe d'un pas décidé.

Il s'arrêta à la hauteur de son petit frère, qui était toujours assis sur le sol terreux. Julien avait les yeux rougis par les pleurs. Ses luxueux vêtements, dont une magnifique tunique noire brodée d'or, étaient souillés de terre.

— Debout, ordonna Laurent en lui offrant sa main pour l'aider à se lever. Un Médicis ne s'assoit jamais dans la terre, nous ne sommes pas des bêtes...

Julien le dévisagea d'un œil déconcerté puis jeta un regard vers sa mère. Lucrezia approuva les paroles de Laurent d'un geste de la tête.

— Laurent a raison...

— Viens avec moi, j'ai à te parler en privé, petit frère.

Visiblement, Julien n'avait pas l'air d'apprécier la tournure qu'avait prise la situation. Il aurait certainement préféré demeurer le centre d'attention. Sans ménagement, Laurent le traîna avec lui. Lorsqu'ils furent enfin dissimulés derrière une rangée de buissons fournis, il se pencha sur Julien. De cet endroit, seul Virgile Darco, le soldat chargé de leur surveillance, pouvait encore les voir. Malgré son jeune âge, à peine vingt-deux ans, Virgile avait l'entière confiance d'Armido. Ses preuves n'étaient plus à faire, c'était sans nul doute son meilleur élève. C'était d'ailleurs pour quoi les deux garçons ignoraient tout de sa présence.

— Tu dois arrêter de pleurnicher pour un rien! As-tu conscience que tu es un Médicis? Les gens autour de nous ne doivent avoir que de l'admiration à notre égard, tu crois qu'ils en auront en te voyant te lamenter comme un bambin?

— Je me suis fait mal, répliqua Julien en faisant une moue boudeuse.

Le garçon avait à peine eu le temps d'entrevoir le geste que Laurent lui avait administré une bonne claque au visage. Outré, il tenta de fuir, mais son frère l'agrippa fermement par les épaules.

— Tu vas devoir te montrer plus fort à l'avenir... Tu sais, mère ne sera pas toujours là pour te protéger et te consoler.

— Tu n'es pas mon père, grogna Julien en se débattant.

— Ça, c'est bien vrai! D'ailleurs, laisse-moi te dire une chose qu'il n'a pas cru bon de t'expliquer. Nous avons tous des attentes envers toi. Tu n'as pas intérêt à nous décevoir... Tu es un Médicis, alors conduis-toi comme l'un d'eux!

Laurent relâcha sa prise sur Julien, qui paraissait s'être calmé.

— La famille sera toujours là pour toi, mais à la seule condition que tu sois aussi là pour elle. Tu dois prendre tes responsabilités,

puisqu'un jour, petit frère, nous dirigerons ensemble toute la famille.

Laurent agrippa la main de Julien et la serra avec énergie.

— J'aurai besoin de ton appui, puisque sans toi je n'y arriverai pas.

Ce n'était pas tout à fait vrai, Laurent était convaincu qu'il parviendrait à gérer les choses à lui seul, mais c'étaient les paroles que son cadet avait besoin d'entendre.

— Tu pourras toujours compter sur moi, articula finalement le jeune garçon sans toutefois se départir entièrement de son air boudeur.

Laurent lui sourit affectueusement puis le saisit par l'épaule.

— Allez, retournons voir maman maintenant.

* * *

En apercevant les deux garçons s'éloigner, leur gardien – discret – sourit. Le petit pleurnichard avait séché ses larmes, constata-t-il. Il n'avait pas la moindre idée de ce que Laurent avait pu lui dire, mais ses paroles s'étaient montrées pour le moins efficaces.

Il n'y avait pas de doute, ce Laurent était un vrai Médicis. Un jour, il reprendrait le flambeau de son père. Virgile devait bien se l'avouer, l'enfant n'avait peut-être que onze ans, mais il possédait une maturité exemplaire. Son avenir était très prometteur. Il serait un jour un grand politicien, pourvu qu'il ne lui arrive rien avant. C'était justement son travail à lui de s'en assurer, une tâche à laquelle il se promit de ne jamais faillir.

Sans faire de bruit, l'homme changea de nouveau de position de façon à avoir les deux gamins en vue.